

Exposé de Georges MAUREL (Seine)

au

CONGRÈS de VIENNE des ADLÉRIENS



L'héritage pédagogique que reçoit par sa formation professionnelle le jeune instituteur français, lui apporte un sentiment de fierté et de sécurité. L'enseignement de chez nous a si souvent servi de modèle qu'il semble à première vue qu'il n'y ait qu'à emboîter le pas pour faire œuvre utile. Et pourtant, le mouvement des idées modernes a fait apparaître de nouvelles préoccupations, de nouveaux aspects du problème de l'éducation. Souvent intriguée sur le plan théorique par des données nouvelles, l'école publique ne connaît encore sur le plan des réalisations que des tentatives limitées.

Le futur éducateur est formé chez nous par cette pédagogie cartésienne faite de paliers successifs qui vont de la partie au tout, d'autant plus efficaces prétendent qu'ils sont plus subtils.

J'ai débuté dans la banlieue nord de Paris, dans un milieu très populaire. L'école était un édifice grandiose de construction récente où s'entassaient vingt et une classes de trente-cinq élèves environ chacune. Chaque niveau était dédoublé et les enfants d'un même âge étaient partagés en deux classes dites forte et faible. Parce que novice, j'avais la charge d'une classe faible. Mes élèves le savaient et avaient pour la plupart tendance à se considérer comme des infirmes intellectuels.

Des leçons souvent verbales suivies d'exercices d'application constituaient l'alpha et l'oméga de la méthode de mes collègues et de la mienne. Nous étions très contents de trouver de loin en loin quelque chose à imposer à nos élèves qui les change un peu de la simple

audition et de la monotonie des exercices : une lecture silencieuse, un découpage ou un dessin. Pourvu que l'enfant soit occupé à quoi que ce soit, nous disions que nous pratiquions l'enseignement actif. Le matériel dont nous avions la disposition était d'ailleurs fort réduit et ne permettait guère de varier les activités à moins de faire preuve d'une ingéniosité dont j'étais incapable.

Que de problèmes ne surgissaient-ils pas ? Tel enfant ne s'intéressait à rien et ne manquait aucune occasion de le crier en quelque sorte sous la forme d'une révolte plus ou moins ouverte. Je m'évertuais à prévenir les crises avant qu'elles n'éclatent en lui demandant de déplacer dans la classe, sous le faux prétexte qu'elle me gênait, une caisse passablement lourde d'échantillons de géologie.

Tel autre enfant plus soumis acceptait de s'occuper, mais le regard chargé d'ennui disait assez qu'il

se contentait d'un formalisme qui le débarrassait des âches exigées.

Que de contraintes ne fallait-il pas user pour l'acquisition d'une notion considérée comme essentielle !

Que de fois nous étions affectés de voir des enfants se torturer sur leur banc à la recherche d'une attitude confortable ou peut-être pour libérer un trop-plein d'énergie inutilisée !

Que de fois quotidiennement avions-nous à intervenir pour empêcher les doigts désireux de servir, de jouer avec la règle ou le porte-plume !

Combien étions-nous étonnés de constater que le moindre déplacement dans la classe suscitait à l'égard de celui qui avait été choisi une envie démesurée.

Certes, les résultats n'étaient pas tous négatifs mais le moindre relâchement dans la surveillance remettait en question pour un certain nombre d'élèves l'application et la connaissance de règles élémentaires : ce qui prouvait largement que l'acquis obtenu à grand renfort d'énergie n'était trop souvent que superficiel et s'effondrait hors du cadre où il avait été imposé.

Un malaise bien compréhensible naissait de cette atmosphère qui ne pouvait pas ne pas avoir pour conséquence une certaine hostilité, sourde sans doute, mais qui apparaissait de temps en temps au hasard d'un incident. Et pourtant il nous était demandé de nous préoccuper du problème de l'éducation à l'école : « L'éducation est véritablement une mission, nous disait-on. L'éducateur représente plus que la société ; il représente l'humanité ; il est le principal artisan du progrès humain... ».

Avoir le souci d'une action en profondeur sur la formation de l'intelligence et sur le comportement moral des élèves, il était bien question de cela, quand à tous les instants se posait le problème de vivre dans un minimum d'ordre et de respect.

Naturellement, dans un premier temps, je m'accusais de ne pas savoir m'y prendre. Mais l'observation attentive de mes collègues et quelques confidences me permirent de me rendre compte que les difficultés éprouvées étaient partout du même ordre. Pourtant, une certaine pudeur mal comprise, un certain individualisme aussi très traditionnel dans notre Corps enseignant, fait que chacun reste avec ses problèmes en tentant de les résoudre au jour le jour et en essayant de les masquer aux regards extérieurs.

Confusément, mais de façon presque constante je me demandais donc comment arriver à vivre plus naturellement et plus paisiblement dans ma classe... comment aussi être efficace sur l'ensemble des enfants qui m'étaient confiés.

Le hasard d'une conférence me fit connaître Adler et les applications pédagogiques qui avaient été faites de sa doctrine ici, à Vienne. Je dois à cet événement des instants de vive émotion et je me fais

un devoir de rendre ici hommage à l'enseignement d'Alfred Adler et à son application à l'école de M. Spiel.

A travers la traduction de son livre par le docteur Schaffer et les conseils de ce dernier, j'ai entrevu une nouvelle conception de mon métier. Il m'a apporté la possibilité de comprendre des comportements d'enfants qui auparavant me paraissaient impénétrables. Il m'a donné le moyen d'analyser et de dominer des situations scolaires que jusqu'alors je subissais. Il m'a ouvert de nouveaux horizons qu'à l'heure actuelle je n'ai pas encore fini d'explorer.

Une vérité nouvelle m'apparut dès lors fondamentale : « Les défauts présentés par les élèves ne sont que des moyens de défense contre des situations défavorables et le secret de l'éducateur est dans une attitude compréhensive à l'égard de l'enfant en butte à des difficultés »,

C'est dans cette perspective que peu à peu mon attitude s'est modifiée : les rapports avec les enfants s'en sont trouvés notablement améliorés et je me suis aperçu à mon tour que la conversation en tête à tête obtenait souvent de meilleurs résultats que l'attitude répressive. J'ai envisagé aussi mon rôle auprès des parents sous un autre jour. La méfiance dont ils font preuve habituellement à l'égard de ceux qui jugent, tombe rapidement à l'égard de celui qui essaie de comprendre. Cela ne veut pas dire pour autant qu'il soit toujours facile de les aider, mais au moins les ponts sont établis.

J'avais alors la charge d'un cours préparatoire. J'y introduisis timidement mais avec quelques succès encourageants la discussion pour l'organisation de la classe. Les jeunes enfants de six ans sentaient fort bien la nécessité d'une discipline et arrivaient à trouver les moyens de la réaliser : que ce soit le besoin d'aller par petits groupes aux portemanteaux, la nécessité de ne pas bavarder pendant qu'un camarade parlait, l'intérêt de faire attention à ne pas soulever la poussière lors d'une promenade en groupe, tous ces petits problèmes et d'autres qui étaient auparavant pour moi, l'objet de préoccupations fréquentes se trouvaient réglés.

J'essayais aussi la prise en charge de quelques cas individuels en utilisant le procédé de la révélation, remarquable procédé de l'École Adlérienne. J'eus là aussi des satisfactions et des succès. Un de mes élèves avait été placé en nourrice pendant toute la période de la première enfance. Il y avait subi de nombreux coups dont il avait gardé de mauvais souvenirs mais aussi la conception que l'on pouvait tout obtenir par la force. Il en usait beaucoup et à chaque récréation on le voyait se battre avec l'un ou avec l'autre de ses camarades. Il était évidemment rejeté par tous. L'évocation et l'interprétation de ses premiers souvenirs lui permit peu à peu de se rendre compte pourquoi il agissait ainsi et d'améliorer son comportement.

Mais les nécessités de l'école où je me trouvais firent que je fus une année placé à l'autre bout de l'échelle scolaire dans une classe d'enfants de treize à

quatorze ans. Or les classes de fin d'études primaires urbaines sont formées avec des élèves qui ont révélé qu'ils avaient une formation élémentaire insuffisante pour pouvoir continuer leurs études secondaires. Ces enfants plus que les autres ont souffert des multiples contraintes de l'école. Aux contraintes nécessitées par la discipline du travail, s'ajoutent, dans les écoles de ville, celles qui naissent de la trop grande concentration d'enfants au sein d'un groupe scolaire trop exigü. Certaines cours d'écoles de Paris prennent à chaque récréation, des aspects de camp d'internement : coups de sifflets, mains sur la tête etc...

Mes élèves m'ont su gré de l'attitude compréhensive et tendant à être libérale, qui m'était inspirée par l'enseignement adlérien et que j'adoptais avec eux. Mais certains jours, comme un besoin de désordre régnait dans la classe dès le départ — le rang était plus long à se former — il éclatait quelque incident dans la montée de l'escalier ; les premiers moments d'installation s'éternisaient et il était impossible d'organiser le travail comme d'habitude selon le mode de la discussion. Par exemple, dans une leçon sur le plan d'une maison où, devant d'authentiques plans d'architecte nous devons comprendre la signification des différents symboles portés, il nous fut même impossible de nous rendre compte de la forme générale d'un appartement. Il y avait là un phénomène de groupe pour la solution duquel je me voyais obligé de revenir au système punitif.

L'agressivité de ces élèves considérés comme rebut tout au long de leur scolarité, leur rancune à l'égard de l'école, leur répugnance pour les exercices scolaires qui leur avaient fait subir tant d'échecs, étaient telles que le besoin s'est fait sentir de reformer non seulement l'esprit de la classe, mais aussi son organisation. A l'attitude du maître soucieux de tous les cas individuels, il fallait donner un outil qui lui permette d'établir un pont efficace avec la vie au-delà de ses images parfois un peu déformées qu'en donnent les livres et les leçons théoriques.

C'est pour ces raisons que je me suis adressé au Mouvement de l'Ecole Moderne en France, fondé par l'instituteur Célestin Freinet.

Le Mouvement qu'il dirige organise annuellement des stages de formation où viennent s'initier les instituteurs publics qui le désirent. J'ai participé à un de ces stages et il m'a paru particulièrement frappant qu'au sein de cette organisation, plusieurs milliers d'enseignants répartis sur tout le territoire aient les mêmes préoccupations et collaborent à l'édification d'une pédagogie nouvelle. Ces stages ont surtout pour but d'apprendre à manier des outils nouveaux qui s'introduisent dans une classe publique : les instruments de l'imprimeur, des fichiers divers etc...

Je laisse le soin à mon collègue qui me succèdera ici dans un instant de vous exposer ce que sont et ce que permettent les techniques Freinet.

Pour ma part, tout en conservant la discussion pour l'organisation et pour certaines leçons, j'ai prati-

qué cette année l'expression libre dans une classe de cours moyen (enfants de neuf à onze ans).

Les enfants sont invités à rédiger, au moment où ils le veulent, un texte sur un sujet de leur choix.

Un vote de la classe désigne celui, qui, corrigé et mis au point collectivement, aura l'honneur du journal. Toutes les leçons de français imposées par les programmes trouvent leur place au cours de cette correction en commun. Les textes seront imprimés ou reproduits au duplicateur et ils permettront en les réunissant périodiquement la constitution d'un journal qui comportera aussi des illustrations dont les élèves seront les auteurs.

Les meilleurs résultats que j'ai obtenus l'ont été sur des enfants connus pour leur inefficacité scolaire.

L'année dernière, Pierre répugnait à tout exercice scolaire, et malgré quelques efforts passagers il retom- bait vite dans son inertie. Les rédactions n'avaient aucun sens. Cette année le texte a été pour lui une révélation. C'est régulièrement deux à trois fois par semaine qu'il s'inscrit pour venir lire ses rédactions. Les textes ne sont pas toujours d'un intérêt vibrant, mais il a eu de nombreuses réussites et a figuré plusieurs fois dans le journal.

Richard (11 ans) avait été jugé trop faible pour entrer dans la classe qui prépare directement à l'entrée en sixième. Il n'avait pas la moyenne et notamment en rédaction. Il a mis plus longtemps que l'élève précédent à découvrir les joies de s'exprimer librement. Mais brusquement, vers le milieu de l'année il s'est mis à rédiger avec passion. Voici un de ses textes :

Le printemps : « Le soleil commence à montrer ses beaux rayons clairs. Il semble dire : « Allez verdure ! poussez ! Qu'attendez-vous ? allez, fleurissez ! ». Et il semble dire aux bambins qui sont dans les prés : « Allez, poussez sur vos petites jambes ! Riez ! Soyez gais ! ». Bientôt tout sera épanoui et c'est alors que nous verrons les oiseaux voleter de branche en branche et les lézards se chauffer au soleil.

« Que le printemps est beau ! ».

Ce ne sont là que les essais, les expériences d'une année. Ils m'ont apporté toutefois un certain nombre de satisfactions. De nouveaux rapports sont nés entre les élèves. Une certaine confiance réciproque a remplacé l'esprit de compétition du début de l'année. Comment pourrait-il en être autrement ? La doctrine adlérienne et les Techniques Freinet ont ce souci commun : permettre à l'enfant de découvrir le sens de sa responsabilité devant lui-même et devant les autres. Se combinant d'une façon heureuse aux vertus de la discussion, le journal, œuvre collective nécessitant pour qu'il soit une réussite l'habileté de chacun, entraîne forcément l'entraide, et partant, contribue largement à l'éclosion chez nos jeunes garçons du sentiment social.

Georges MAUREL.